

Corpus des effractions philosophiques TELEPHONIQUES

ANIMAL !

Numérotation effractions

1.	<i>Attachement animal</i> , Boris Cyrulnik.....	2
2.	<i>Habitabilité du monde</i> , Baptiste Morizot	2
3.	<i>Traduction</i> , Baptiste Morizot.....	2
4.	<i>25 questions</i> , Baptiste Morizot.....	3
5.	<i>Tradition et communication</i> , Jean-Claude Ameizen	3
6.	<i>Imo</i> , Jean-Claude Ameizen.....	4
7.	<i>Réfutation de « l'animal-machine »</i> , Voltaire	4
8.	<i>Chiens de traineau</i> , Darwin.....	5
9.	<i>Les leçons de l'expérience</i> , Darwin	5
10.	<i>La corrida</i> , Prosper Mérimée	5
11.	<i>Le poulpe séducteur</i> , Peter Godfrey-Smith	6
12.	<i>Le poule caméléon</i> , Peter Godfrey-Smith	6
13.	<i>Le Petit Prince</i> , Antoine de Saint-Exupéry	6
14.	<i>Le temps</i> , Jean-Claude Ameizen.....	7
15.	<i>Croc-Blanc</i> , Jack London	9

1. *Attachement animal*, Boris Cyrulnik

Ouest France, propos recueillis par Estelle Lenartowicz. Publié le 14/05/2021

Il n'y a pas de coupure radicale entre l'être humain et les autres espèces animales, mais seulement des différences de degré et de performance. La neuro-imagerie moderne a ainsi permis d'observer que tout cerveau, qu'il soit animal ou humain, s'atrophie quand il n'est pas stimulé par la sensorialité du milieu externe. Plus le cerveau est isolé de l'extérieur et coupé d'autrui, plus le lobe préfrontal, centre neurologique de l'anticipation, se réduit. On observe ce phénomène chez les oiseaux, dont le lobe temporal gauche diminue, mais aussi chez les enfants abandonnés, chez qui s'amointrit la base du cerveau des émotions et de la mémoire. J'ai même vu des rats se dévorer la patte, des singes se crever les yeux lors d'un très long isolement. On peut atténuer ces comportements en offrant un substitut affectif, une niche sensorielle familière autour de ces mammifères humains ou non humains. C'est le point de départ des théories de l'attachement et de la résilience, qui reposent beaucoup sur l'observation des animaux.

2. *Habitabilité du monde*, Baptiste Morizot

La grande table, Olivia Gesbert émission du 04/02/2020, France Culture

Ici on est dans un lieu qui est assez fascinant puisqu'il est produit en totalité par la main humaine, l'intelligence et la technologie humaine. Et vivre dans des espaces de ce type, ça crée un biais qui est prodigieux, c'est qu'on finit par croire que nous sommes responsables de l'habitabilité du monde. C'est nous qui rendons la planète habitable. Il s'agit de remettre les choses à l'endroit ! Nous bénéficions quotidiennement du fait que les autres formes de vie rendent le monde habitable pour nous et pour tout le monde. Les végétaux assurent l'habitabilité de la planète en produisant l'oxygène qu'on respire. Les pollinisateurs assurent l'habitabilité de la planète en générant le retour du printemps, la fécondation des plantes à fleur, la totalité ou une très grande partie de ce qu'on mange. Les vers de terres assurent l'habitabilité de la planète en rendant possible les récoltes : la faune des sols joue ce rôle. Les forêts alluviales rendent possible l'habitabilité de la planète. Ce n'est pas nous ! Ce n'est que très secondairement qu'on aménage légèrement des espaces.

3. *Traduction*, Baptiste Morizot

La grande table, Olivia Gesbert émission du 04/02/2020, France Culture

Ca c'est quelque chose que je trouve assez fascinant : la manière dont notre tradition culturelle interprète par exemple un soir d'été à la campagne comme une situation bucolique, de solitude et de tranquillité. Alors que c'est le lieu géopolitique multi spécifique le plus riche et le plus industriel qu'on connaisse, entre tous les insectes et les oiseaux qui chantent en même temps, qui échangent des messages de mille formes, des communications d'une très grande richesse, qui négocient, qui font de la géopolitique, de la parade amoureuse... Et nous entendons ça comme un silence qui ressource alors que c'est le souk le plus bariolé et multi spécifique qu'on puisse rencontrer. Mais bien évidemment ces communications nous échappent. Et le grand enjeu c'est comment on peut arriver à s'y rendre sensible et comment on tente des formes de traduction. Je suis beaucoup travaillé par le problème de la traduction

parce que la traduction, c'est un modèle qui accepte qu'on ne pourra jamais traduire exactement. C'est la problématique du traducteur de poésie : on est face à un vers et on ne pourra jamais le traduire exactement, mais pour autant, on est tenu de tenter d'aller dans les parages du sens de ce vers en multipliant les propositions.

4. 25 questions, Baptiste Morizot

La grande table, Olivia Gesbert émission du 04/02/2020, France Culture)

Je suis tombé il y a quelques semaines sur un exercice qui est proposé dans *le coyote guide*. Un exercice que je trouve assez fascinant parce que c'est un exercice de la curiosité. Il dit : prenez quelques minutes et arrêtez vous devant un être vivant. Un corbeau, un platane, n'importe quel brin d'herbe. Et cherchez 25 questions à vous poser à son égard. Et ne cherchez pas forcément les réponses. C'est pas l'essentiel. L'essentiel c'est de chercher 25 questions. 25 c'est énorme. 25 questions à l'égard d'un brin d'herbe, à priori on n'est pas du tout convaincu qu'on les trouvera. Et ce qui est prodigieux c'est qu'on les trouve, et que le fait même qu'on puisse poser des questions enrichit, épaissit notre rapport à cet être qui gagne en existence, qui gagne en consistance, qui devient subitement intéressant. Et cet exercice de la curiosité, il me semble qu'il nous met sur le chemin de ce que c'est cette culture du vivant, dont on aurait besoin.

5. Tradition et communication, Jean-Claude Ameizen

Sur les épaules de Darwin : Des cultures dans le monde animal, émission du 22/11/2014, France inter

Les chimpanzés utilisent des pierres comme outil pour casser des noix, soit une grosse pierre, soit quand les noix sont très dures, deux grosses pierres très lourdes, l'une utilisée comme enclume, et l'autre comme marteau. Ils effeuillent des branches ou des tiges de plantes avant de les plonger dans des termitières pour manger des termites qui grimpent au long de la branche. Ils effeuillent d'autres branches plus rigides qu'ils utilisent comme des armes pour aller chasser de petits singes. Et il y a aussi de grandes feuilles qu'ils cueillent pour les poser par terre et s'asseoir dessus durant leur halte. Ces comportements ne sont pas spontanés. Ils ne sont pas innés. Ils sont acquis par les jeunes qui les apprennent des adultes. Et l'apprentissage peut être long, comme par exemple celui qui permet de bien utiliser les grosses pierres, pour casser les noix.

Jane Goodale découvrira que dans différents groupes de chimpanzés, il y a des variations locales dans les modalités de fabrication et d'utilisation des outils. Il y a différentes innovations qui semblent s'être transmises de génération en génération. Quand elle raconte ses découvertes à son mentor et patron, le grand archéologue et paléoanthropologue Louis Leakey, qui explore les origines de l'humanité, il lui répond : « *Si tu as raison, il faudra désormais redéfinir le sens du mot outil, ou du mot humain. Ou alors accepter l'idée que des chimpanzés sont des êtres humains. Plus tard, d'autres proposeront que lorsque l'on parle des animaux, on remplace le mot « culture » par le mot « tradition », et le mot « langage » par le mot « communication ».*

(Et il y aura très longtemps une grande difficulté à penser ensemble la différence et la ressemblance, la continuité et la discontinuité, la parenté et la généalogie

commune, et les effets de seuils qui donnent naissance à la nouveauté, dans ce processus permanent d'émergence de nouveauté et de diversité qu'est l'évolution du vivant, ces différences entre nous et nos cousins non humains, dont Darwin disait qu'elles étaient des différences de degrés, et non pas des différences de nature.)

6. *Imo, Jean-Claude Ameizen*

Sur les épaules de Darwin : Des cultures dans le monde animal, émission du 22/11/2014, France inter

Sur l'île de Kojima, vivent des singes macaques du Japon, *macaca fuscata*, ces petits singes au visage rose, dont la capuche de fourrure brune, se couvre de neige ou de givre blanc en hiver. En 1953, des chercheurs japonais déposent sur l'île des patates pour faire sortir les singes de leur cachette et pouvoir les observer. Les patates que les chercheurs achètent sur les marchés sont vendues à l'époque recouvertes de terre. Et un jour une jeune femelle âgée de 18 mois que les chercheurs nommeront Imo, ce qui signifie en japonais « Patate », se met à laver les patates dans l'eau d'une rivière avant de les manger. Un singe l'imitera, puis d'autres, puis les enfants qui sont nés après l'innovation d'Imo adopteront à leur tour ce comportement. Progressivement, toute la colonie, sauf quelques anciens lavent les patates dans l'eau de la rivière avant de les manger.

Les années passeront, et un jour les patates que les chercheurs déposent sur l'île sont propres. Les patates sont désormais lavées avant d'être vendues sur les marchés. Elles sont débarrassées de la terre qui les entoure. C'est alors qu'Imo fait une autre innovation. Elle cesse de laver les patates dans l'eau de la rivière, et se met à les laver dans la mer, leur donnant un goût salé. Progressivement, toute la colonie lave les patates dans la mer, avant de les manger, et aujourd'hui, depuis plusieurs dizaines d'années, sur l'île de Kojima, la colonie de singes *macaca fuscata* a adopté et transmis de génération en génération cette innovation gastronomique.

« *Les cultures* » dit le neurologue et écrivain Oliver Sacks, « *les cultures sont des cadeaux. Les plus merveilleux des cadeaux que fait une génération aux suivantes.* »

7. *Réfutation de « l'animal-machine », Voltaire*

Dictionnaire philosophique, article « Bêtes », 1764

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, etc ! Quoi ! Cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et en cercle sur un arbre ; cet oiseau fait tout de la même façon ? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois n'en sait-il pas plus au bout de ce temps qu'il n'en savait avant les leçons ? Le serin à qui tu apprends un air le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend et qu'il se corrige ? » « Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses. »

8. *Chiens de traineau, Darwin*

La descendance de l'homme, 1871

Dans son ouvrage *la Mer polaire ouverte*, le Dr Hayes fait remarquer, à plusieurs reprises, que les chiens qui remorquaient les traîneaux, au lieu de continuer à se serrer en une masse compacte lorsqu'ils arrivaient sur une mince couche de glace, s'écartaient les uns des autres pour répartir leur poids sur une surface plus grande. C'était souvent pour les voyageurs le seul avertissement, la seule indication que la glace devenait plus mince et plus dangereuse. Or, les chiens agissaient-ils ainsi par suite de leur expérience individuelle, ou suivaient-ils l'exemple des chiens plus âgés et plus expérimentés, ou obéissaient-ils à une habitude héréditaire, c'est-à-dire à un instinct ?

9. *Les leçons de l'expérience, Darwin*

La descendance de l'homme, 1871

En ce qui regarde l'animal, et d'abord l'individu, tous ceux qui ont quelque expérience en matière de chasse au piège savent que les jeunes animaux se font prendre bien plus aisément que les vieux ; l'ennemi qui poursuit un animal peut aussi s'approcher plus facilement des jeunes. Il est même impossible de prendre beaucoup d'animaux âgés dans un même lieu et dans une même sorte de trappe, ou de les détruire au moyen d'une seule espèce de poison ; il est, cependant, improbable que tous aient goûté au poison ; il est impossible que tous aient été pris dans le même piège. C'est la capture ou l'empoisonnement de leurs semblables qui a dû leur enseigner la prudence. Dans l'Amérique du Nord, où l'on chasse depuis longtemps les animaux à fourrure, tous les témoignages des observateurs s'accordent à leur reconnaître une dose incroyable de sagacité, de prudence et de ruse.

De même, quand on établit une ligne télégraphique dans un pays où il n'y en a jamais eu, beaucoup d'oiseaux se tuent en se heurtant contre les fils ; mais, au bout de quelques années, les nombreux accidents de cette nature dont ils sont chaque jour témoins semblent leur apprendre à éviter ce danger.

10. *La corrida, Prosper Mérimée*

Lettres adressées d'Espagne, 1831

Pour bien tuer un taureau, il faut connaître à fond son caractère. De cette connaissance dépend non seulement la gloire, mais la vie du matador. On le conçoit, il y a autant de caractères différents parmi les taureaux que parmi les hommes ; pourtant ils se distinguent en deux divisions bien tranchées : les clairs et les obscurs. Je parle ici la langue du cirque. Les clairs attaquent franchement ; les obscurs, au contraire, sont rusés et cherchent à prendre leur homme en traîtres. Ces derniers sont extrêmement dangereux.

Avant d'essayer de donner le coup d'épée à un taureau, le matador lui présente la muleta, l'excite, et observe avec attention s'il se précipite dessus franchement aussitôt qu'il l'aperçoit, ou s'il s'en approche doucement pour gagner du terrain, et ne charger son adversaire qu'au moment où il paraît être trop près pour éviter le choc. Souvent on voit un taureau secouer la tête d'un air de menace, gratter la terre du pied sans vouloir avancer, ou même reculer à pas lents, tâchant d'attirer l'homme

vers le milieu de la place, où celui-ci ne pourra lui échapper. D'autres, au lieu d'attaquer en ligne droite, s'approchent par une marche oblique, lentement et feignant d'être fatigués ; mais, dès qu'ils ont jugé leur distance, ils partent comme un trait.

11. *Le poulpe séducteur*, Peter Godfrey-Smith

Le prince des profondeurs, Flammarion, 2018

Lorsqu'ils font leur cour, les séducteurs font apparaître sur leur corps un kaléidoscope de couleurs qui se transforme en permanence. Les dames, elles, conservent leur camouflage qui se confond avec le fond marin. Et, chez certaines seiches, les séducteurs se servent de leurs capacités à changer de couleur pour tromper leurs rivaux.

Lorsqu'un séducteur se trouve entre une dame à qui il fait la cour et un rival potentiel qui s'approche, il continue à exprimer sa tenue de séduction sur la partie de son corps qui fait face à la dame, et fait apparaître, de l'autre côté, sa tenue de camouflage. Deux tenues, deux expressions radicalement différentes pour un seul corps.

Et le plus souvent, le rival passera son chemin sans rien remarquer de particulier. Mais s'il s'aperçoit de la supercherie, il attaquera avec férocité.

12. *Le poule caméléon*, Peter Godfrey-Smith

Le prince des profondeurs, Flammarion, 2018

Lorsque le céphalopode se camoufle, ce qui se peint sur son corps, ce sont les couleurs du fond sur lequel il repose ou nage. Mais cet extraordinaire talent de camouflage recèle un étrange et profond mystère. Car la perception des couleurs nécessite la présence, dans les yeux, d'au moins deux types de photorécepteurs différents, qui répondent, chacun, de manière optimale, à différentes longueurs d'onde de la lumière. Or les yeux des poulpes, des seiches et des calmars ne possèdent (à une exception près) qu'un seul type de photorécepteur. Ils seraient donc aveugles aux couleurs. Leurs yeux ne percevraient le monde que sous la forme de nuances de gris.

Et là est l'étrange paradoxe : si les céphalopodes ne perçoivent pas les couleurs, comment réussissent-ils à imiter, de manière aussi extraordinaire, les couleurs de leur environnement, avec lequel ils sont capables, en un instant, de se confondre ?

13. *Le Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry

Le Petit Prince, 1943

. Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?

- C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie "créer des liens..."

- Créer des liens ?

- Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu

m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...

- Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...

- C'est possible, dit le renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses...

- Oh! ce n'est pas sur la Terre, dit le petit prince.

Le renard parut très intrigué :

- Sur une autre planète ?

- Oui.

- Il y a des chasseurs, sur cette planète-là ?

- Non.

- Ça, c'est intéressant ! Et des poules ?

- Non.

- Rien n'est parfait, soupira le renard.

Mais le renard revint à son idée:

- Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé...

Le renard se tut et regarda longtemps le petit prince:

- S'il te plaît... apprivoise-moi ! dit-il.

- Je veux bien, répondit le petit prince, mais je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître.

- On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi !

- Que faut-il faire? dit le petit prince.

- Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près...

14. *Le temps*, Jean-Claude Ameizen

Extrait de *Sur les Epauls de Darwin* tome 2 : *Je t'offrirai des spectacles admirables.*

Alors que Karl von Frisch explore les capacités d'apprentissage et de mémorisation des butineuses, il découvre qu'elles se souviennent non seulement des parfums et des couleurs des fleurs, et des trajets qu'elles ont parcourus pour atteindre leurs lieux de récolte, mais qu'elles ont aussi une très bonne mémoire temporelle, une très bonne mémoire des heures de la journée où elles ont fait une découverte.

Von Frisch a placé sur une table, à distance d'une ruche, une coupelle contenant de l'eau.

De deux heures à quatre heures de l'après-midi, c'est une coupelle d'eau sucrée. Le reste de la journée, c'est une coupelle qui contient de l'eau non sucrée.

Au bout de quelques jours, les butineuses arrivent en grand nombre entre deux heures et quatre heures de l'après-midi et presque aucune ne vient le reste de la journée.

Il note que cet apprentissage et cette mémoire des heures propices, qu'il a mis en évidence par ses expériences, ne sont que l'expression d'un apprentissage et d'une mémoire que les butineuses mettent en œuvre quotidiennement dans leurs activités habituelles de récolte.

Elles se spécialisent durant un temps sur un type particulier de fleurs. Et, selon le type de fleur, l'heure de la journée où le nectar y est le plus abondant n'est pas la même.

Les petites butineuses arrivent non seulement à la bonne heure, dit von Frisch, mais aussi, toujours, un peu en avance. Sans doute parce que durant leurs voyages quotidiens à travers les campagnes et les forêts, quand elles se souviennent de l'heure où leur récolte va devenir abondante, elles savent qu'elles ne sont pas les seules à venir récolter.

Mieux vaut être un peu en avance qu'en retard, dit von Frisch.

Et il remarque que la butineuse peut apprendre à venir à la bonne heure, à des endroits différents, à plusieurs moments différents de la même journée.

Elle garde dans sa mémoire les heures des événements propices.

Et elle en conserve le souvenir pendant plusieurs jours – ce qui, pour une abeille butineuse, correspond véritablement à une mémoire à long terme si on prend en compte sa brève durée de vie, qui est en moyenne de deux mois.

Von Frisch imagine que l'abeille butineuse doit avoir une horloge interne, qui lui permet d'associer un événement particulier à un moment particulier de la journée.

L'abeille butineuse couplerait, de manière étroite, sa mémoire visuelle et sa mémoire olfactive à son horloge interne.

Et elle se référerait à son horloge interne, comme nous consultons notre montre.

Mesurer, et garder en mémoire l'écoulement des heures.

Au long d'une période de vingt-quatre heures.

C'est le mouvement de notre planète qui scande la régularité des mouvements apparents des astres dans le ciel autour de nous. Qui scande la succession des heures, des jours et des nuits, des saisons, des années.

La succession régulière du printemps, de l'été, de l'automne, de l'hiver au long de l'année – c'est la révolution de notre planète autour du Soleil qui en bat le tempo d'année en année.

L'alternance des jours et des nuits sur une période de vingt-quatre heures – c'est la rotation de la Terre autour de son axe qui en bat le tempo, de jour en jour.

Mais il y a aussi le temps que le vivant fait battre en lui.

Le temps intérieur.

Les horloges biologiques, dans chaque être vivant. Dans chaque cellule.

Le temps qui bat, en silence, en permanence.

Et nous, et autour de nous. [...]

Et ce rythme de vingt-quatre heures qui bat en nous et au cœur de tous les animaux, de toutes les plantes, des organismes animaux et végétaux unicellulaires et au cœur de certaines bactéries, s'est synchronisé sur l'alternance du jour et de la nuit.

Sur la course apparente du Soleil dans le ciel.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées, dit Hugo.

Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;

Puis l'aube, et ses clartés [...]

15. **Croc-Blanc, Jack London**

Croc-Blanc, 1906

Une grande peur l'envahit. C'était celle, terrible, de l'inconnu. Il s'accroupit à l'entrée de la grotte et regarda le monde. Il avait très peur. Car l'inconnu lui était hostile. Le poil de son échine se hérissa et ses babines se retroussèrent légèrement en une tentative de grognement féroce et intimidant. Tout frêle et apeuré qu'il fut, il défiait et menaçait le vaste monde.

Rien ne se passa. Il continua de regarder, si fasciné qu'il en oubliait de grogner. Qu'il en oubliait même d'avoir peur. Pour le moment, la peur s'effaçait devant la croissance, et la croissance prenait les atours de la curiosité. Il commença par remarquer les choses les plus proches – une portion visible du ruisseau brillant sous le soleil, le pin foudroyé en bas de la pente, la pente elle-même qui montait droit vers lui et s'arrêtait à deux pas du seuil de la grotte où il était accroupi.

Le louveteau gris avait toujours vécu sur un sol plat. Il n'avait jamais fait l'expérience douloureuse d'une chute. Il ignorait ce que c'était. Il s'avança donc crânement. Ses pattes de derrière touchaient encore le sol à l'orée de la grotte, quand il tomba tête la première. Dès que son museau heurta durement le sol, il poussa un cri. Puis il dégringola la pente, longtemps, très longtemps. Il fut pris de panique. L'inconnu avait finalement eu raison de lui. Il l'enserrait de sa poigne sauvage, prêt à lui infliger quelque terrible blessure. La croissance fut remplacée par la peur, et il glapit comme un chiot effrayé. [...]

Puis la pente s'adoucit progressivement, jusqu'à un tapis d'herbe. Le louveteau perdit de la vitesse. Quand enfin il s'immobilisa, il poussa un dernier cri de douleur, puis un long gémissement. Alors, comme si c'était naturel, comme s'il avait fait sa toilette toute sa vie, il se mit à lécher la poussière d'argile qui le souillait.

Après quoi il s'assit et regarda autour de lui, comme eût fait le premier homme à poser le pied sur la planète Mars. Le louveteau avait franchi le mur du monde, l'inconnu avait desserré son étreinte, et il n'avait pas mal. Mais le premier homme sur Mars aurait vécu une expérience moins étrange que lui. Sans aucun savoir préalable, il devenait l'explorateur d'un monde entièrement nouveau.